

LIVRES

CAHIER
D

Entre les lignes Page D2
Livres pratiques Page D3
Livres jaunés Page D4
Essais québécois Page D6

LE DEVOIR, LES SAMEDI 29 ET DIMANCHE 30 MAI 1993

Hamilton Jacques
Renaud

Avant de se faire pendre...

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Dans les milieux littéraires et politiques québécois, Jacques Renaud est un lépreux. Son parcours inspire cynisme, dérision ou compassion. Sa prose prend l'odeur des miasmes. On l'ignore, on le moque ou on s'interroge sur sa santé mentale.

Quand il a frappé à la porte des grands éditeurs québécois avec son récent manuscrit, on lui a dit: Non merci!

Auteur du premier roman jolal québécois, *Le Cassé*, paru en 1964, Jacques Renaud fut indépendantiste, «à l'époque où ce courant était minoritaire», précise-t-il. Il s'est drapé dans le fleurdelisé, a fréquenté le RIN, vendu le journal *L'Indépendance* et négligé sa carrière d'écrivain. Dès la fin des années soixante, avant d'entreprendre un long voyage, il a perdu la foi nationaliste.

À la fin de années quatre-vingt, il poussait l'audace jusqu'à joindre le



Jacques Renaud s'en prend à la clause «nonobstant».

Parti Égalité, peu de temps après sa fondation. Pour délaissier la jeune formation au milieu des années quatre-vingt-dix. Depuis, il navigue en solitaire, à Ottawa, porté par le courant anarchisant et libertaire, un peu comme Pierre Lemieux.

Pour tout finir, Jacques Renaud ne s'appelle plus Jacques Renaud. Il porte désormais le nom de «Hamilton Jacques Renaud». Les «psy» n'en demandaient pas tant... Il a non seulement perdu son identité nationale mais aussi son identité personnelle. Le principal intéressé s'en défend. Il a adopté un prénom écossais pour des raisons religieuses. C'est que l'écrivain s'adonne depuis quelques années au Subud, une pratique religieuse venue d'Indonésie. «C'est une religion très libre, sans dogme ou code moral. J'y trouve l'inspiration et le contact avec le mystère de la vie», avoue-t-il.

Mais voici que la petite maison d'édition Balzac a accepté de publier le dernier essai de Jacques Renaud, *La constellation du bouc émissaire — clause dérogatoire — loi 101 et prototalitarisme*.

Dans un style sciemment provocateur, Hamilton Jacques Renaud s'en prend à la clause dérogatoire (ou clause nonobstant) de la Charte canadienne des droits et libertés, adoptée en 1982. Cette clause permet à une législature ou à un parlement provincial de soustraire une de ses lois à l'application de la Charte. Le Québec l'a utilisée pour ses lois scolaires et, surtout, pour ses lois 101 et 178.

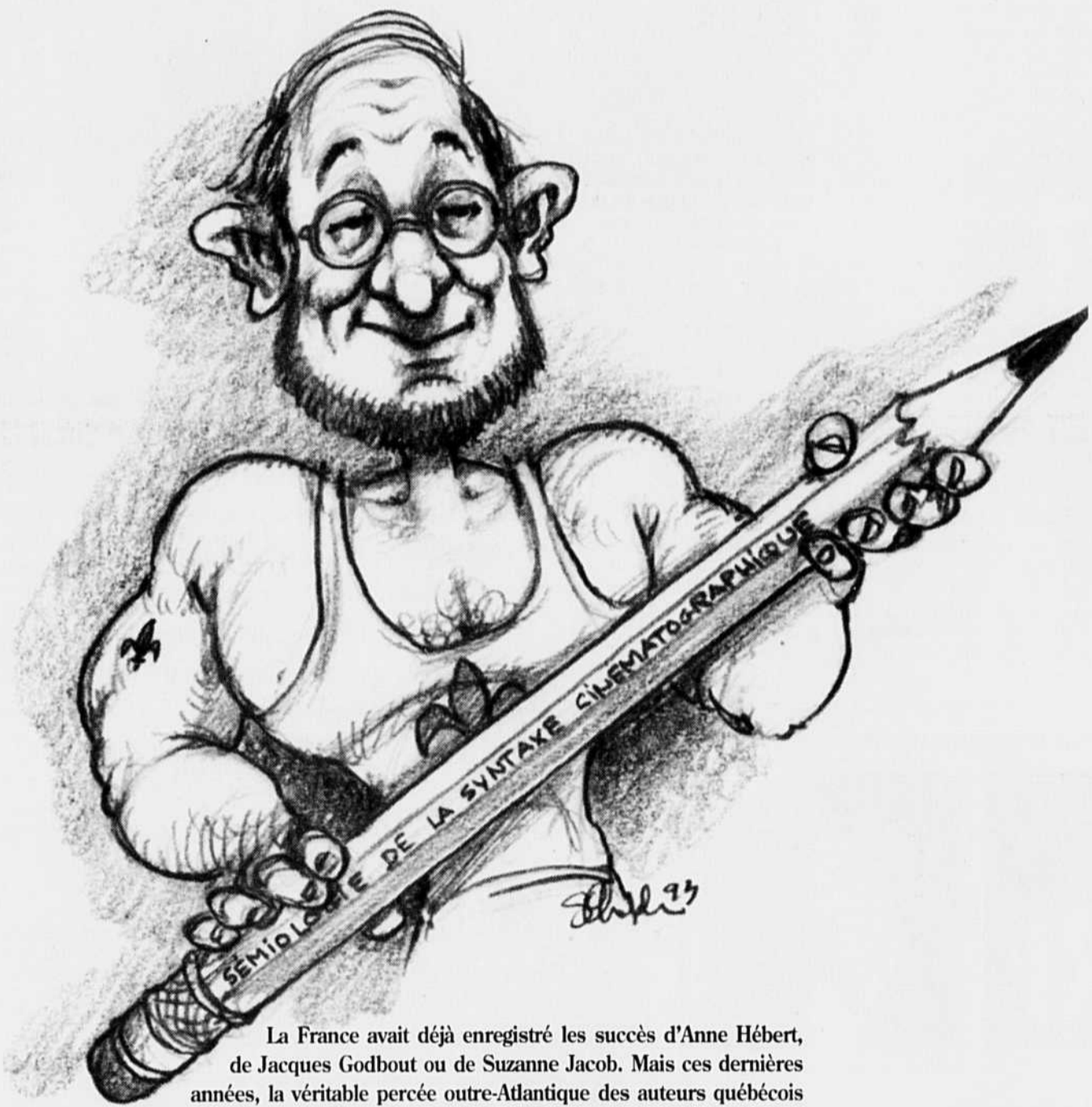
«Cette clause est très dangereuse, soutient Hamilton Jacques Renaud. Cela m'étonne beaucoup que les gens vertueux aient accepté d'accueillir cette putain dans la maison».

La clause dérogatoire, «cette im-mangeable cerise sur le sundae de

VOIR PAGE D-2: RENAUD

LA REVANCHE DES CERVEAUX QUÉBÉCOIS

• INTERDIT AU MOINS DE 18 ANS DE SCOLARITÉ •



La France avait déjà enregistré les succès d'Anne Hébert, de Jacques Godbout ou de Suzanne Jacob. Mais ces dernières années, la véritable percée outre-Atlantique des auteurs québécois appartient aux intellos, ces essayistes qui arrivent au pied de la tour Eiffel, avec sous le bras de gros bouquins savants...

ROBERT SALETTI

À juste titre, le peuple québécois se montre très fier de ses hockeys. À ses Guy Lafleur comme à ses Mario Lemieux, à ses Serge Savard comme à ses Félix Potvin, il fait porter le chapeau d'ambassadeur. Mais le saviez-vous? À l'autre extrémité du spectre, dans la sphère savante, loin des trompettes et des flonflons de la gloire populaire, le Québec est performant aussi...

J'en veux pour preuve l'afflux actuel d'ouvrages publiés dans les maisons d'édition francophones d'outre-mer. Dissolution du complexe d'infériorité ou conditions favorables? Plus que jamais les cerveaux indi-

gènes se retrouvent à l'avant-garde des sciences humaines et sociales. On a la cote, et on l'exploite tous azimuts.

Des essais comme *Les Inventeurs du bon usage* (1529-1647) de Danielle Trudeau (chez Minuit), *De l'épistémologie à la politique* de Jacques Ruelland (aux PUF), *Éthique de la mort et droit à la mort* de Jean-Louis Baudoin et Danielle Blondeau (aux PUF), *La Liberté et la Volonté de l'Un* de Georges Leroux (une édition du traité de Plotin, chez Vrin), *La Modernité d'Alexis Nouss* (chez J. Grancher), *Savoirs à l'oeuvre* de Michel Pierrssens (aux P.U. de Lille), *Lexique d'épistémologie* de Robert Nadeau

(chez Brill, un éditeur hollandais, le plus grand dans le domaine des humanités), tous parus au cours de la dernière année, en témoignent.

Ce qui frappe, c'est la diversification de toute cette production. La philosophie, la politique, le droit, la psychologie, la psychiatrie: tous les champs sont représentés.

Vous me direz que bien des essais québécois furent publiés en France avant aujourd'hui. Au début des années soixante, plusieurs universitaires y allèrent d'une thèse de doctorat sur Gide, Mauriac ou

VOIR PAGE D-2: REVANCHE



Lionel Groulx par lui-même

Édition critique sous la direction de Giselle Huot, Juliette Lalonde-Rémillard et Pierre Trépanier

LIONEL GROULX — Correspondance 1894-1967

Vol. 2: Un étudiant à l'école de l'Europe 1906-1909

Les années de formation intellectuelle du penseur le plus influent du courant nationaliste québécois. Vol. de 930 pages — 64,95\$

afides

LIVRES

ENTRE LES LIGNES

LA VIE LITTÉRAIRE

STÉPHANE BAILLARGEON

David contre Goliath

Comment se portent les échanges de livres entre le Québec et la France? Les statistiques de 1991 du Syndicat national de l'édition française confirment ce que tout le monde sait: la balance commerciale est largement favorable à l'autre côté de l'Atlantique nord. Cette année-là, les Français ont exporté pour 330 millions de francs (environ 80 millions \$) de livres vers le Canada mais n'ont importé que pour 78 millions de francs (environ 19 millions \$) de bouquins d'ici. Entre 1989 et 1990, les Français ont même augmenté leurs envois de 5%. Les deux tiers de la valeur des exportations, mais à peine la moitié de ces importations se rapportent à la littérature. Les éditeurs québécois s'imposent particulièrement avec le livre jeunesse et le livre pratique. Un des derniers succès notables est le *Père manquant, fils manqué* de Guy Corneau, écoulé à environ 75 000 exemplaires.

Le Rapport Déri

Le ministère des Communications du Canada a publié l'an dernier un rapport de 107 pages sur cet épineux problème des rapports littéraires avec la France. Son titre: *Amélioration des échanges dans le domaine du livre entre la France et le Canada*. Son auteur, Thomas Déri, propose notamment d'élargir la diffusion outre-Atlantique en installant un centre permanent à Paris et recommande que les éditeurs d'ici contrôlent davantage leur distribution là-bas, soit en achetant des actions dans certaines compagnies européennes, soit par le biais d'un programme d'aide au transport de livres. L'ouvrage est bourré de tableaux et contient une bibliographie des auteurs canadiens publiés en France. On peut se le procurer en téléphonant au (613) 990-4150.

Identité et modernité au Québec

C'est sous le thème général d'«Identité et modernité au Québec» que la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval organise un important colloque les 20, 21 et 22 octobre prochain au Musée de la Civilisation de Québec. Le colloque va tenter de cerner les malaises et les promesses de la modernité au Québec et de saisir dans leur multiplicité les déplacements inaugurés par le télescopage du temps et de l'espace, les transformations de l'économie, de l'État et de la culture. On y discutera notamment de la fameuse question du rattrapage, de la réécriture en cours du passage à la modernité au Québec et de «l'indétermination post-moderne de l'identité» (ouf!). Parmi les participants annoncés: Nicole Morin, Marcel Fournier et Alain Touraine, célèbre sociologue français. On se renseigne au (418) 656-2832.

Je cours les concours

Les poètes sont invités à envoyer leur recueil pour le Grand Prix de Poésie de la Fondation les Forges, d'une valeur de 5000 \$. Pour participer, il suffit d'être citoyen canadien, d'avoir publié trois ouvrages de poésie chez un éditeur reconnu et de soumettre trois exemplaires d'un recueil publié dans les derniers douze mois ou encore inédit. Le dossier des candidatures doit être envoyé avant le 4 juin 1993 à Gaston Bellemare, 3231 rue Notre-Dame Ouest, CP 232, Pointe-du-Lac, Québec, GOX 1Z0. Le prix sera remis lors de l'ouverture du neuvième festival international de la Poésie, à Trois-Rivières le 5 octobre.

Hébert et Beauchamp, lauréates

Le prix Alain Grandbois 1993 a été attribué à Anne Hébert pour son recueil de poèmes *Le jour n'a d'égal que la nuit*, publié chez Boréal/Seuil. Par ailleurs, le prix Victor-Barbeau a été remis à Colette Beauchamp pour sa biographie *Judith Jasmin, de feu et de flamme*, publié aussi chez Boréal. Ces deux prix étaient attribués pour la sixième année consécutive.

Le faire sans le faire

La littérature à l'heure du grand froid émotif

VOX

Nicholson Baker, traduit de l'anglais par Michel Lederer, ed. Julliard, 1993. 186 pages



ODILE TREMBLAY

Is ne le font plus, mais ils en causent. Ils ne le font plus parce que les temps sont durs, comme vous savez, que le sida rôde, et que l'incommunicabilité de sexes s'intensifie. Ils ne le font plus, parce que chacun court à ses affaires, parce que l'époque devient opaque en cette fin de siècle, et que le faire présente un tel potentiel de complications que mieux vaut parfois s'abstenir...

Ils ne le font plus, mais à quoi bon le faire? se demandent-ils, si on peut se l'imaginer, si on a encore le droit d'en parler entre gens qui ne le font plus en choeur. La parole, le rêve ayant remplacé l'acte, «safe sex» oblige. Ils ne le font plus. L'ennui, c'est qu'ils en ont encore très envie. Même qu'ils ne pensent qu'à ça.

Alors comment, se désolent ces abstinentes de la génération X, résoudre la quadrature de ce cercle-là? Le faire sans le faire. Comment? Mais par téléphone. Allons donc! Vous décrochez, vous parlez, vous racontez, vous raccrochez. Et le tour est joué. Sans corps entrevu ni touché, et sans visage aux traits définis qui donnent tant envie de percer leur mystère.

Il y a quelques semaines, notre collaborateur à New York Maurice Tourigny évoquait dans le cahier *Livres* la nouvelle littérature d'une jeunesse américaine; génération qu'il décrivait malheureuse, en mal d'amour, sans trop d'espoir à se mettre sous la dent. Et sexuellement à la dérive.

En lisant le récit de Nicholson Baker, New Yorkais de 35 ans dont le dernier roman *Vox* vient d'être traduit en français chez Julliard, la porte s'ouvre une fois de plus sur cette littérature contemporaine où les gens sont prêts à s'aimer, mais non à se rapprocher, surtout pas à se voir. Rien de tel qu'un inconnu pour comprendre un autre inconnu, à l'heure où le grand froid émotif flotte comme un fantôme humide sur les métropoles grelottantes. Les Américains s'y sont reconnus qui firent un triomphe à ce *Vox*. Le livre est un dialogue

très libre et très osé entre un homme et une femme. Ils ne se sont jamais vus. A des milliers de kilomètres de distance, ils communiquent par un réseau téléphonique spécialisé dans les rencontres érotiques aveugles mais non muettes. «Il demanda: —Qu'est-ce que vous portez? Elle répondit —Je porte une chemise blanche, décorée de petites étoiles vertes et noires, un pantalon

noir, des chaussettes de la teinte des petites étoiles vertes et des baskets noires que j'ai eues pour neuf dollars.» Le livre débute ainsi.

Ils parleront tout au long des 186 pages du récit, un brin timides au point de départ, puis se confiant leurs fantasmes les plus délirants, toutes pudeur envolée. C'est *La voix humaine* de Cocteau, nouvelle manière, sans la tragédie, sans le rejet, sans la peine. Mais avec ici encore la vie suspendue à un fil de téléphone. La présence tissée d'absence. Et la pulsion érotique, la tension qui tient cet excellent récit comme une colle.

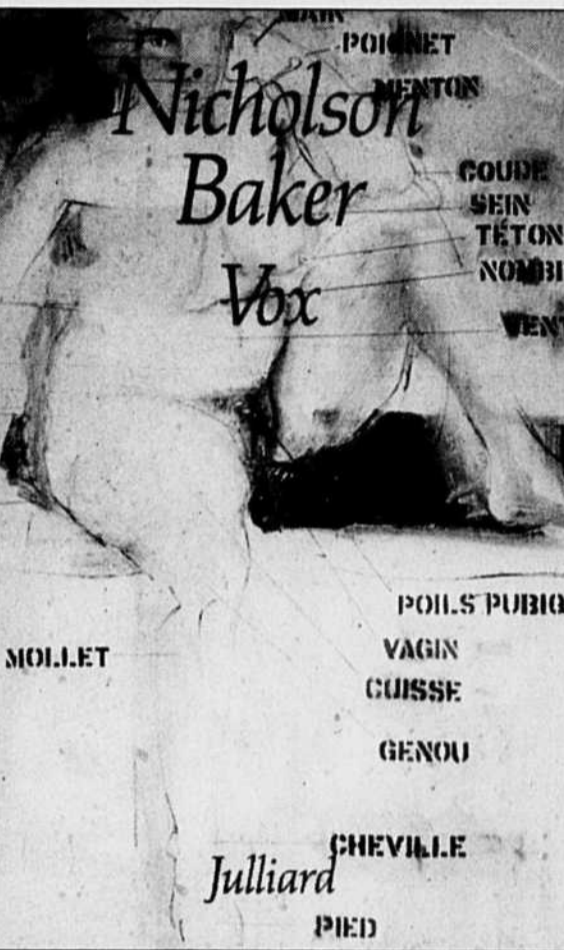
Ce n'est pas de la pornographie. Le dialogue sans frein est parfois nourri de fiction, parfois de réalité, sans vainqueur ni vaincu, sans dominant, sans dominé. Comme au théâtre, quand un monologue, puis un autre vient faire son tour de piste avant de laisser la place à l'autre.

Ici, les protagonistes mêlent leurs rêves à leurs souvenirs. Il y a cette collègue de bureau aux beaux bras si longs dont l'homme se souvient comme du fantôme ultime, alors même qu'il ne l'a jamais étreinte, mais qui fut, déclare-t-il «la meilleure de mes expériences sexuelles». Dans *Vox*, l'amour est de tête, «cas mentale», comme disait Casanova. Il y a cette baignoire qui fut le siège des ébats érotiques les plus fous de la femme avec son ancien amant, duquel tout-à-coup l'interlocuteur anonyme se sent jaloux.

L'un et l'autre se caressent en imagination, créent des mises en scène qui les conduiront à l'orgasme. «Vous êtes un brillant usager du téléphone», s'exclama-t-elle dans son enthousiasme. Et lui de s'inquiéter: «Pensez-vous que nos... nos fils... téléphoniques vont se croiser de nouveau?»

Mais était-ce vraiment là le but de l'exercice? Ces amants sans visage, ces voix qui ont parlé de sexe heure après heure, ne sont pas, ils le savent secrètement, destinés à se rencontrer. «Là on se dit tout, mais dans la vie rien», avait-elle chuchoté auparavant, en jetant la réalité des rencontres par-dessus les moulins.

«Et ils raccrochèrent.» Tels sont les derniers mots de *Vox*.



Ici, les protagonistes mêlent leurs rêves à leurs souvenirs. Le dialogue sans frein est parfois nourri de fiction, parfois de réalité, sans vainqueur ni vaincu, sans dominant, sans dominé.

LA VITRINE DU LIVRE

GEORGES BRASSESS

Louis-Jean Calvet

Petite Bibliothèque Payot, 352 pages

L'étonnante destinée de fils d'un maçon de Sète qui devint un symbole de la France, une sorte de La Fontaine des temps modernes. Calvet s'appuie sur sa profonde connaissance de la chanson et de la socio-linguistique, sur des témoignages de proches du monstre sacré et sur de nombreux documents inédits, pour raconter Brassens et, plus encore, un chapitre de la France contemporaine. Tout y passe: les rencontres déterminantes, la découverte des poètes, l'anarchisme militant, la naissance d'une vedette, et Brassens au quotidien, le gastronome et «les copains d'abord». Le livre présente une discographie, du 78-tours aux compacts, et une liste complète des chansons.

L'ART D'AIMER EN CHINE

Marc de Smedt

Solar/Minerva, 94 pages

Pour les anciens Chinois l'amour était une façon d'harmoniser les énergies du Ciel et de la Terre et ainsi continuer le cycle créateur de la nature. L'amour était un art, la sexualité un art de vivre, une partie intégrante de la religion. Faire l'amour dénouait «les noeuds du corps». Avoir des relations charnelles permettait de méditer. Très tôt, on a donc établi des traités décrivant des postures et des techniques sexuelles avec un luxe de détails, montrant «la tige de jade pénétrer avec volupté dans la Grotte Rouge», ou ailleurs... L'ouvrage rappelle les principes taoïstes aux sources de cette culture du sexe et reproduit des dizaines et des dizaines de gravures, de peintures et d'objets à faire rougir les enfants sages d'Occident. L'éditeur vient aussi de faire paraître un *Art d'aimer au Japon*, dans la même veine.

STOP

No 130, mai et juin 1993

Stop existe depuis 1985 et publie six fois l'an de courts textes de fictions, surtout des nouvelles, mais aussi des contes et des récits, sans vraiment servir de chapelle à une école ou un style. Ce dernier numéro, classifié «Stop classique» contient treize textes qui gravitent de près ou de loin autour du thème de la traversée du territoire.



YVON LANGLOIS

Un printemps tardif

Humanitas, 91 pages

Un cinquième roman pour Langlois. Arrivée à un âge avancé, une vieille femme qui s'est toujours sacrifiée pour ses enfants, jette un regard sans complaisance sur une longue vie d'efforts qui semble vouloir se conclure par une déchéance inéluctable. L'ouvrage est publié dans une maison qui vient également de proposer *Les colères de l'océan*, de Gervais Pomerleau, sur l'odyssée d'un vaisseau britannique en route vers une mystérieuse destination, au XVIII^e siècle.

SERIAL KILLERS. ENQUÊTE SUR LES TUEURS EN SÉRIE

Stéphane Bourgain

Grasset, 284 pages

Où l'homme prouve qu'il peut réellement être le pire des animaux. La chose se présente comme le résultat d'une longue enquête consacrée aux criminels qui tuent en série, pendant des mois, voire des années, sans mobile évident, le plus souvent sous l'empire de pulsions sexuelles. Par exemple la jeune Mary Flora Bell, 11 ans, qui avait «J'aime faire mal aux gens» et qui a assassiné au moins deux enfants, en 1968. L'auteur a rencontré des agents spéciaux du F.B.I. chargés de traquer de tels monstres et confronté leurs conclusions à l'avis des plus grands psychiatres spécialisés dans le domaine. Il a aussi pu s'entretenir avec certains de ces bougres pour qui le meurtre est une obsession impossible à contrôler. La galerie jette l'effroi: des cannibales et des vampires, des nécrophiles et des chasseurs de têtes, des tueurs d'enfants et des strangulateurs de prostituées, qui, tous, expriment les mêmes fantasmes sanglants et une absence totale de remords. L'ouvrage est complété par une bibliographie des *serial killers*, la première du genre.

S.B.

RENAUD

Loi 101 et proto-totalitarisme

SUITE DE LA PAGE D-1

L'état qui prend trop de place», autorise les pires scénarios et Renaud en fait la description. «Cette clause qui n'a pas son pareil ailleurs dans le monde permet de suspendre le principe fondamental de l'égalité des droits, de la liberté de conscience et de religion, la liberté de pensée, de croyance, d'opinion, d'expression, la liberté de presse, la liberté des communications, soutient-il. Elle permet de suspendre la liberté de la personne, un des droits les plus fondamentaux.»

Jacques Renaud va beaucoup plus loin. À ses yeux, «la clause dérogatoire se compare à la loi d'habilitation nazie de 1933». Rien de moins. Et tant pis, dit-il, si la crédibilité de son propos en souffre. «La clause dérogatoire est un instrument de manipulation et d'ingénierie sociale à ce point puissant qu'elle pourrait autoriser, si les circonstances s'y prétaient, la création de camps de concentration, la légalisation de la torture, l'emprisonnement et la mise à mort arbitraire ou la répression efficace de toute opposition», avance-t-il.

«On s'imagine que le Canada est un modèle de démocratie. Or nous sommes loin d'être le pays le plus vertueux. Nous ne sommes pas à l'abri des abus. Regardons ce que nous avons fait aux Japonais et aux Indiens. Nous sommes dirigés par des gens à la fois naïfs et ignorants», poursuit-il.

Avant de se faire pendre, Hamilton Jacques Renaud dénonce à vive voix le «courant inhibant et unanimiste» qui sévit non seulement au Québec mais dans le reste du Canada. «C'est ce qui fait que, dans les milieux littéraires, personne ne peut critiquer la loi 101 et la clause dérogatoire», se plaint-il.

Il raconte une anecdote à ce sujet. Un ami lui a demandé un texte sur la question linguistique dans une revue littéraire, pour finalement refuser de le publier. «Nous appuyons la loi 101, c'est notre politique éditoriale, et nous ne publions rien contre», lui a-t-on expliqué. Quelques semaines plus tard, le même ami demandait à Renaud un texte sur la censure, thème du prochain numéro...

REVANCHE

Un afflux d'ouvrages québécois publiés outre-mer

SUITE DE LA PAGE D-1

Camus. Tandis que la plupart des poètes québécois avaient droit à une monographie chez Seghers. Au cours de la décennie soixante-dix, Victor-Lévy Beaulieu, Fernand Dumont, Marcel Rioux et Guy Rocher trouvèrent preneur en France. Mais jusqu'à maintenant, la reconnaissance fut occasionnelle et généralement limitée aux lettres et à la sociologie.

Des sorties, des voyages et des liens

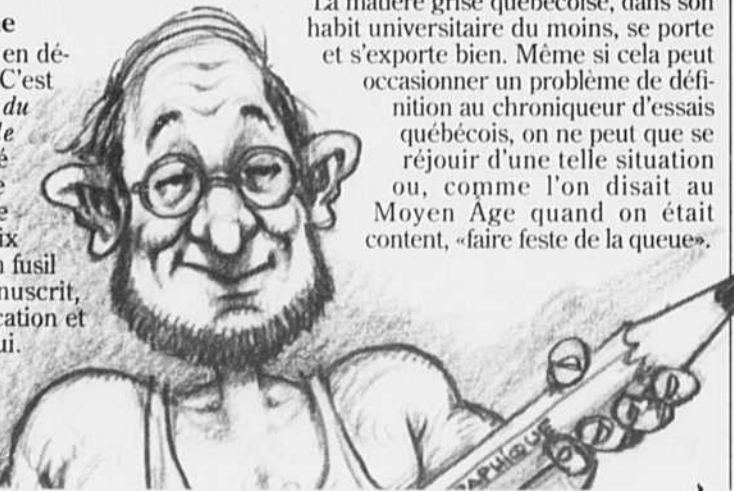
Cette revanche des cerveaux québécois n'a rien de concerté. Mais tout semble indiquer que les contacts et les liens entre les universitaires se soient simplement intensifiés, et de façon de plus en plus fructueuse. La vogue de l'interdisciplinarité et la multiplication des colloques intercontinentaux en seraient les causes visibles (ou les conséquences).

Au fil des rencontres individuelles se forment des intérêts, parfois des amitiés, lesquels se transmutent en publications. Un jour, une connaissance qui participait au même colloque que Michel Tousignant, professeur à l'UQAM, lui suggéra de soumettre son manuscrit *Les origines sociales et culturelles des troubles psychologiques* aux Presses universitaires de France. Ainsi fut fait. Michel Tousignant s'en félicita encore.

Outre le prestige qu'il en a tiré, l'auteur a profité d'une campagne de presse bien orchestrée, auprès des revues scientifiques en particulier qui demeurent le moteur de la recherche (alors que les ouvrages et les monographies en sont la carrosserie!). Une distribution de première classe, de nombreux exemplaires personnels de son bouquin: Michel Tousignant eut droit au traitement royal.

Vaincre l'ostracisme

Parfois, un livre s'impose en dépit d'un certain ostracisme. C'est le cas assez spécial de *Profils de personnage* chez Claude Simon. Après avoir travaillé en collaboration avec Claude Simon, Bernard André, de l'UQAM, a vu le récent Prix Nobel de roman changer son fusil d'épaule à la lecture du manuscrit, essayer d'interdire sa publication et monter une cabale contre lui. Cruel revirement! M. André s'est même vu refusé l'admission à un colloque sur... Claude Simon. Louons la détermination



PLAISIR de LIRE



Animatrice: Danièle Bombardier

Duo Bombardier à «Plaisir de lire»

Que faire quand on anime une émission littéraire, que notre soeur publie un livre-choc et qu'elle nous en offre la primeur? La décision est simple, elle s'impose; on l'invite à son émission sans faire d'autocensure sororale.

Ce qui est moins simple c'est de faire l'entrevue. C'est une impression étrange que de s'adresser à la fois à sa soeur et à l'auteur qui doit recevoir son dû en termes d'intérêt, de sérieux d'objectivité... Tout un défi, toute une chimie.

De l'intimité normale, nous sommes toutes deux passées sur le terrain du professionnalisme pour parler de «La dérouté des sexes». On s'en étonnait l'une l'autre après l'entrevue... Ce fut une rencontre fort agréable, fort chaleureuse — bien sûr — et fort intéressante parce que «La dérouté des sexes» est un essai éclairant sur la situation de l'amour après la guerre des sexes entretenue par un féminisme pur et dur.

Comment hommes et femmes peuvent-ils se retrouver au coeur de cet amour vital? Denise nous invite à un survol de l'état des choses en débuisquant clichés et naïvetés, en disant tout haut ce que beaucoup pensent tout bas: que l'amour est en dehors de toute idéologie, qu'il se joue et se jouera toujours à deux n'obéissant qu'à la dictature du désir...

Ma lectrice invitée, Louise Beaudoin, est une autre femme de raison et de passion. Elle nous parlera de Milan Kundera et de Marguerite Yourcenar.

Ce sera dimanche la dernière émission de la saison de «Plaisir de lire». Je remercie les lecteurs du Devoir qui m'ont été fidèles depuis le mois de février et je remercie aussi «Le Devoir» de m'avoir accueillie dans les pages de son très beau cahier LIVRES. Bon été à tous et à la saison prochaine.

Danièle Bombardier

PLAISIR DE LIRE
Le dimanche à 19 h 30

Radio-Québec

L'autre télé. L'autre vision.

LIVRES

LIVRES
PRATIQUES

ÉTRANGERS D'ICI ET D'AILLEURS,
UN TOURISME À VISAGE HUMAIN
Normand Cazalais
XYZ éditeur, 204 pages



Ce recueil est une sélection des meilleures chroniques de tourisme signées Normand Cazalais dans LE DEVOIR depuis deux ans. L'auteur n'a donc pas besoin de présentation. Nos lecteurs connaissent sa plume alerte, son style enjoué; ils apprécient ses nombreux conseils pour nous aider à mieux voyager, à voyager autrement, à faire des découvertes même en fréquentant des sentiers connus. L'auteur va au-delà du tourisme dans le sens où on l'entend généralement pour en explorer d'autres aspects parfois négligés ou rarement abordés tels les attitudes, valeurs et comportements, ou encore le tourisme et l'environnement. Un livre de belle présentation et de lecture agréable. Vivement le deuxième tome.

LE BRIDGE
Viviane Beaulieu
Les éditions de l'Homme
234 pages

Mise à jour d'un ouvrage publié au début des années soixante-dix, ce livre s'adresse aux débutants et intermédiaires. Clair et concis, il est facile d'accès. Toutefois le système d'enchères préconisé est loin d'être universel. Basé sur le trèfle impérial, ce système, quoique assez courant dans la région où réside l'auteure (Sherbrooke), n'est à peu près pas utilisé dans le reste du Québec et en Amérique du Nord. Oeuvrant dans le domaine du bridge depuis 25 ans, Viviane Beaulieu est «maître à vie».

LES MANIPULATEURS
Everett L. Shostrom
Dan Montgomery
Le Jour, éditeur, 170 pages

Rares sont ceux et celles qui n'ont joint, un jour ou l'autre, les rangs des manipulateurs, en adoptant tantôt des comportements de dictateur ou de poule mouillée, parfois de tyran ou de victime. Les auteurs, tous deux psychologues, nous font voir comment la manipulation est un mode de vie adopté très tôt dans l'enfance et si profondément enraciné chez certaines personnes que nous n'arrivons plus «à distinguer notre masque de notre vrai visage». En mettant l'accent sur notre comportement, ils nous aident à prendre conscience du problème et proposent des attitudes capables de nous libérer d'une tendance qu'ils qualifient de destructrice.

L'HERMÈS
Marc Bériault
BXX éditeur, 290 pages

Ce dictionnaire des correspondances symboliques, écrit en collaboration avec Pauline Edward et Axel Harvey, tente d'établir des ponts entre différents univers: ésotérisme traditionnel — surtout l'astrologie et la chimie —, d'un côté, et les sciences humaines modernes de l'autre. Les auteurs en arrivent à établir des correspondances entre les symboles et la réalité humaine permettant de mieux comprendre. À titre d'exemple, nous n'avons jamais mal à un pied ou à la tête sans qu'il y ait un rapport avec notre psychologie ou les événements de la vie, disent-ils: «Il n'y a pas d'émotion sans les lieux qui lui correspondent». Pour initiés...

COMMENT PARLER EN PUBLIC
Stéphanie Barrat
Christian H. Godefroy
Les éditions de l'Homme, 281 pages

Vous avez les mains moites, vos jambes sont comme de la laine, vous tremblez juste à l'idée d'avoir à prendre la parole devant une vingtaine de personnes? Ce livre s'adresse à vous. Les auteurs, deux communicateurs chevronnés, ont voyagé à travers le monde pour répandre la bonne nouvelle: il est possible de vaincre sa peur de parler en public. Ils nous livrent ici les secrets de leur méthode — Expressive Learning System (E.L.S.), mais surtout la façon de l'utiliser. Une sorte de «pas à pas», ce guide est bourré d'exercices concrets pour arriver à communiquer et convaincre.
Renée Rowan

L'univers Gulliver



ILLUSTRATION JOHANNE CULLEN

Les inepties de l'ineffable Lili

Revoici donc la «sexploratrice»

L'UNIVERS GULLIVER
III. Bangkok, chaud et humide
VLB éditeur, 1993, 172 pages

FRANCINE BORDELEAU

Des textes érotiques, on a l'habitude de dire trivialement qu'ils ne se lisent que d'une main. C'est aussi vrai pour les livres de Lili Gulliver (pseudonyme de Diane Boissonneault) mais dans son cas — car c'en est un, et peu banal, croyez-moi —, l'autre main sert, je le précise pour éviter tout malentendu, à s'arracher les cheveux.

La revoici donc, cette «sexploratrice», toujours en quête de l'amant idéal, celui qui mériterait, récompense douteuse s'il en est, la «bête d'or». Avant d'atterrir à Bangkok, qui est la destination choisie pour ce troisième épisode des aventures de Lili, notre héroïne rencontre un «Jap-oz-nez»; cette escale sexuelle sera de courte durée et l'Asiatique en est tout mari. «Pourvu qu'il ne se fasse pas le rat-qui-rit ou le K-mi-case», ose écrire une Gulliver qui se croit drôle.

Outre l'humour patapouf, l'univers Gulliver ne serait pas ce qu'il est sans condoms. On a beau être dans la fiction, aucune des vicissitudes de ce monde ne nous est épargnée et il faut en passer par «la cérémonie de la pose du préservatif». Qui ne va pas toujours sans mal: «Déjà que les condoms peuvent être un frein à la spontanéité,

je ne peux pas croire qu'il n'y a pas encore un smatte qui a pensé à intégrer une flèche fluo indiquant le sens du déroulement du machin», philosophe notre incendiaire rousse.

Lili baise et Lili soliloque. S'indigne de l'exploitation des jeunes Thaïes mais prend soin de bien décrire les attractions sexuelles locales (rien qu'on ne connaissait pas). Poursuit, comme elle le faisait dans les deux livres précédents, ses échanges épistolaires avec les copines restées à Montréal (bonjour la vraisemblance! Les lettres vont et viennent à un rythme tel qu'elles doivent être acheminées par télécopieur ou télépathie). Importants, ces échanges, car Lili en profite pour exprimer ses grandes considérations sur la vie; les propos sont alors ceux de mininettes à la cervelle saturée de Scott Peck (auteur du *Chemin le moins fréquenté*) et de *Cosmopolitan* qui, sous des dehors soi-disant libérés, cherchent le prince charmant.

Sottises, vulgarité, exotisme, morale à trois sous, insignifiance et porno soft: telles sont les composantes de *L'univers Gulliver*, univers qui fait parler de lui essentiellement à cause de l'image froufroulante de son auteure. La seule utilité de ce genre de roman qui, si l'on en croit les listes de best-sellers, se vend bien: renflouer un tant soit peu les caisses de l'éditeur. Je n'ai rien contre, car c'est ce qui permet la publication d'ouvrages de qualité, hélas promis à une moins bonne performance commerciale.

Pour le plaisir

LA TOUR DE PRIAPE
François Landry, Les Éditions
Triptyque, Montréal, 1993, 88 pages

PIERRE SALDUCCI

Le roman érotique n'a pas une très forte tradition au Québec. Même si plusieurs, ces dernières années, se sont targués d'en écrire, les résultats furent plus ou moins probants. On s'en est approché parfois (et parmi ceux-là, Charlotte Boisjoli), sans vraiment l'atteindre, certains auteurs se révélant plus érotiques dans l'intention que dans la réalisation. L'entreprise n'a rien de facile. Elle est liée à la définition que chacun se fait du roman érotique. S'agit-il de décliner à longueur de pages tous les synonymes précieux pour désigner les sexes masculins et féminins (comme on le lit parfois avec ennui) ou plutôt de concevoir un récit dont l'action principale repose sur la pratique de divers rapports sexuels?

C'est cette deuxième définition que semble avoir adoptée François Landry dans son conte érotique *La Tour de Priape*. Jugez plutôt. À la suite d'une transaction malheureuse, John Cavendish, un négociateur américain au service d'une grande compagnie de pétrole, tombe dans le piège de l'émir Erep El Ueïd (on prendra soin de lire tous les noms propres à l'envers, c'est bien plus drôle) dans la petite ville de Enolybab. Le voici enfermé dans la Tour de Priape qui compte sept étages, chacun offrant pour le visiteur la possibilité d'expérimenter une orientation sexuelle particulière. L'Emir explique alors à l'Américain que celui-ci aura la vie sauve s'il est capable d'atteindre un orgasme à chaque étage, en une heure exactement, ce qui

laisse en moyenne un peu moins de neuf minutes par étage! Après qu'on lui ait révélé bien d'autres détails croustillants sur la machination complexe dont il est la proie, John Cavendish se mettra donc en route pour vivre selon les étages des expériences incestueuses, pédophiles, homosexuelles, sado-masochistes, zoophiles... toutes apprêtées de diverses façons. Si François Landry s'était attardé sur chacun de ces épisodes, *La Tour de Priape* aurait pu s'avérer un récit plus pénible que divertissant, car certaines scènes sont un peu dures. Heureusement, il n'en est rien et l'histoire (puisque c'est avant tout une histoire et non une leçon d'anatomie) progresse bien, à un rythme soutenu, juste appuyé sur ce qu'il faut, quand il faut.

Outre celui du voyeurisme, *La Tour de Priape* a su déjouer un autre piège: celui de la gratuité. Bien souvent les récits érotiques dévoient par leur aspect superficiel et on les lit en se demandant où ils vont, ce qu'ils peuvent nous apporter ou nous dire. François Landry nous épargne cette déception en ajoutant une troisième partie ingénieuse à son récit, une fois que le jeune Américain est arrivé au septième étage. La Tour de Priape se transforme alors en une intrigue policière tout à fait passionnante sur un revirement spectaculaire.

La Tour de Priape se présente comme un récit très court, bien mené, bien écrit et souvent intrigant. Un récit qui se lit en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, juste pour le plaisir...

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Samedi 5 juin de 14h à 16h

Bujor Nedelcovici
LE MATIN D'UN
MIRACLE
Actes Sud

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-5669 • téléc.: 274-5660

NOUVEAUTÉ

Une oeuvre
uniqueUne oeuvre
importante

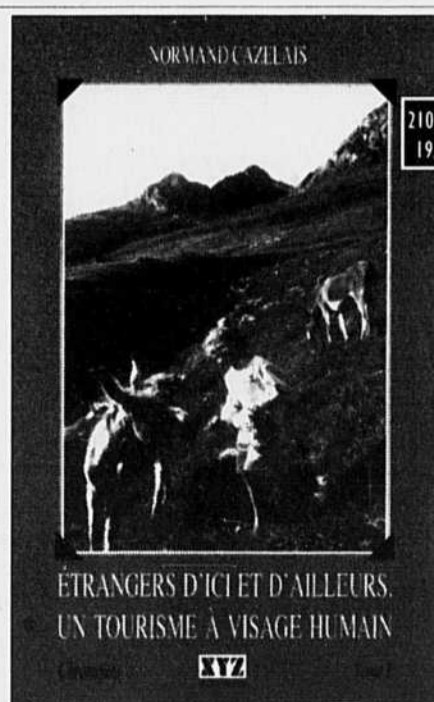
Michèle Cause
VOYAGES DE LA
GRANDE NAINE
EN ANDROSSIE

Fable

270 pages — 26.95 \$



3 ÉDITIONS TROIS



210 pages

19.95 \$



NORMAND CAZALAIS

ÉTRANGERS D'ICI ET D'AILLEURS,
UN TOURISME À VISAGE HUMAIN

Lisez.

Vous tomberez sous le charme.

XYZ
éditeur815, rue Ontario Est, bureau 201,
Montréal (Québec) H2L 1P1

TOURISME

Anthologie de la NOUVELLE au QUÉBEC

FRANÇOIS GALLAYS

ANTHOLOGIE DE LA NOUVELLE AU QUÉBEC

Pour la première fois, une vaste sélection des nouvelles publiées au Québec de 1936 à 1984.

Gilles Archambault • Roch Carrier • Monique Champagne • Claudette Charbonneau-Tissot • Jean-Marc Cormier • Anne Dandurand • Jean Daunais • Clémence DesRochers • Jacques Ferron • Madeleine Ferron • Madeleine Gagnon • Pierre Gérin • Marcel Godin • Anne Hébert • Louis-Philippe Hébert • Suzanne Jacob • Naim Kattan • Albert Laberge • Lise Lacasse • Andrée Maillet • André Major • Marilù Mallet • Claude Mathieu • Yvette Naubert • Madeleine Ouellette-Michalska • Jacques Renaud • Gabrielle Roy • Jean-François Somain • Michel Tremblay • Mimi Verdi

Volume de 432 pages — 24,95\$

Sous la direction de
François Gallays

sfides

L I V R E S

LE BLOC-NOTES

L I V R E S J A U N I S



GILLES ARCHAMBAULT

La guerre ailleurs

LES CANADIENS ERRANTS
Jean Vaillancourt,
CLF Poche Canadien, 1969.

Je n'aurais probablement jamais lu le roman dont je vous entretiens aujourd'hui sans la recommandation d'André Brochu. Il a suffi d'une brève conversation à la Rencontre québécoise internationale des Écrivains en avril dernier pour que j'ouvre ce livre qui remporta en 1954 le prix du Cercle de France. Jean Vaillancourt était alors dans sa trente-deuxième année.

Je l'avoue sans ambages, l'ouvrage m'a conquis. Ce roman de guerre, qui a la précision des constats, est surtout une éprouvante descente dans l'absurde. Comme son héros, Richard Lanoue, l'auteur avait connu le deuxième conflit mondial. La vie des tranchées, il l'avait expérimentée en Belgique, en Normandie, en Allemagne. Cette virée dans l'enfer lui permet de décrire des destins humains aux prises avec l'habitude, la torpeur, la crainte des blessures et de la mort, l'appel enfin de ce que notre inhumanité appelle encore la bravoure.

L'écriture est réaliste, sans fioritures. «Lanoue s'était remis en marche pour rejoindre ses compagnons... La tête, surtout, lui faisait mal. Il se raidit par un effort de volonté et traversa la procession des écopés qui se dirigeaient tous vers le poste de secours, se soutenant les uns les autres. Il n'avait jamais imaginé pareil massacre».

La mort rôde. Lanoue perdra bon nombre de ses compagnons. Délaissant toute velléité de pathos, Vaillancourt écrit froidement. D'où vient que nous soyons touché si non qu'il a su nous rendre présente l'absurdité de toute guerre. Les jeunes gens qui meurent tour à tour nous sont proches. Vaillancourt les a décrits avec une attention chaleureuse. Il nous dit surtout que ces hommes à peine sortis de l'adolescence allaient à la guerre en pays étrangers sans autre raison que celle de partir. «On est tous des tramps, Xavier. Qu'est-ce qu'on ferait icitte si on n'était pas des tramps, hein? Les civils du Canada, qui sont loin d'être comme ceux d'icitte, avaient peur de nous autres quand ils nous voyaient arriver dans une ville: ce qui ne les empêchait pas d'écrire dans les journaux qu'on allait se battre pour sauver la Chrétienté... (Nous sommes) des «Canadiens errants», comme dit la chanson de chez nous... Quand ça ne sera pas pour sauver la Chrétienté, ça sera pour sauver autre chose, c'est toute».

Au moment de la publication du roman, on a fait reproche à l'auteur de sa langue trop crue. Une autre stupidité à mettre au dossier de la critique officielle. Pour ce roman essentiellement noir, réquisitoire contre la guerre et hymne à la vie coûte que coûte, pouvait-on imaginer des dialogues raffinés?

Je n'ai pas le droit de passer sous silence quelques maladresses, des naïvetés, voire des incorrections, mais je les tiens pour inoffensives. On pourra juger, par exemple, que les pages finales sont ratées. Ce que je ne crois pas. Je ne songe pas du tout à me moquer de ce que Richard Lanoue, démobilisé, insiste sans succès au près de l'Interviewer de l'Armée, pour qu'on l'aide à faire des études de Lettres. C'est le moyen qu'il a retenu pour échapper à la laideur du monde. Car il a découvert la poésie.

Jean Vaillancourt est mort le 17 juillet 1961 en France où il travaillait à la rédaction d'un deuxième roman. C'était un autodidacte. Et un véritable écrivain.

MOI ORSON WELLES
Orson Welles
et Peter Bogdanovitch
Belfond, 1993, 532 pages.

Peter Bogdanovitch a 29 ans et Orson Welles 53. Nous sommes en novembre 1968. Le premier n'a pas encore tourné *The Last Picture Show* qui le fera connaître, le second a derrière lui la plus légendaire carrière de cinéaste américain que l'on puisse imaginer. Bogdanovitch dévore l'histoire du cinéma dossiers sous le bras, et dans cette histoire il ne reste à Welles que 17 ans de vie, 17 ans de projets qui échoueront (un *King Lear* et un *Don Quixotte* au cinéma), tournages interrompus, fonds qui manquent, 17 ans durant lesquels seul *Vérités et Mensonges* franchira indemne la route vers les grands écrans.

Bogdanovitch et Welles causent cinéma, boivent du whisky et fument des cigares. Ils causent ainsi à Rome, au Mexique, à New York, à Beverley Hills, à Paris, dans des chambres d'hôtels, des salles de montage ou des villas, revenant sur l'âge d'or d'Hollywood et la mort d'Hollywood, ses dieux et ses rapaces, le théâtre et le commerce, l'art et l'industrie, Shakespeare et Eisenstein, les hasards d'une carrière, les crimes de producteurs et les mesquineries d'acteurs, la passion du montage, les amitiés, les maudits avocats, le noir et blanc et la lumière, et, suprême science exacte, la place de la caméra.

Ces entretiens qui viennent de paraître, 25 ans après leur tenue, étaient entrés dans la légende de Welles avant leur publication. Le manuscrit, sur lequel Welles est intervenu, corrigeant ou gonflant des réponses et même des questions, cherchant à répliquer aux livres imprécis et diffamatoires parus sur lui, s'est longtemps promené de l'un à l'autre. On l'abandonna au hasard des revers de fortune de Welles, puis de Bogdanovitch. Il fut rangé, perdu, retrouvé, mis aux oubliettes quand Welles envisage d'écrire ses mémoires (ce qu'il ne fera pas), et quoique maintes fois cité dans des ouvrages par les privilégiés qui y avaient eu accès, il demeurait inaccessible au commun des admirateurs.

Sept ans après la mort d'Orson Welles, voilà que paraissent enfin l'an dernier les discussions Bogdanovitch-Welles. Vingt-cinq heures d'enregistrement qui sont d'une lecture passionnante. On y trouve dans un dialogue vif et cynique, franc et drôle, ce qui se rapproche le plus des «mémoires» du plus imposant des cinéastes américains, celui qui ne toucha rien sans que la chose devienne grande, dans l'échec comme la réussite.

Orson Welles, génie précoce à la Mozart, gosse de riches intellectuels et marginaux, adaptait, mettait en scène, scénographiait et jouait Marlowe, Tchekhov ou Molière... à 13 ans; et fit à 21 ans un triomphe à New York avec une mise en scène de *Macbeth* jouée par des Noirs.

Orson Welles, génie précoce à la Mozart, gosse de riches intellectuels et marginaux (mère pianiste et suffragette, père inventeur et mouton noir d'une grande famille de Virginie) adaptait, mettait en scène, scénographiait et jouait Marlowe, Tchekhov ou Molière... à 13 ans; il publia un manuel sur Shakespeare à 19 ans et fit à 21 ans un triomphe à New York avec une mise en scène de *Macbeth* jouée par des Noirs. Hollywood alla chercher avec empressement ce touche-à-tout qui avait fait la une de *Time* à 23 ans pour ses succès à la radio (la fameuse adaptation de *La Guerre des mondes* d'H.G. Wells en 1938 qui fit paniquer une partie de la population du New Jersey), et ses réussites au théâtre (le Mercury Theater de New York). On le fit entrer dans les studios de la RKO. Il se mit à écrire puis réalisa *Citizen Kane*. Il signa à 25 ans, avec ce film qui est un portrait magistral d'un magnat de la presse, une oeuvre qui allait faire date dans l'histoire du cinéma. Et ses problèmes commençaient...

On le verra en lisant les entretiens Bogdanovitch-Welles, la carrière de Welles est celle d'un artiste en péril dont les projets les plus ambitieux seront sous-estimés et massacrés par les potentats des grands studios. Dès son second film, *La splendeur des Amberson*, alors qu'on pourrait croire que le cinéaste de *Citizen Kane* mérite au moins le respect, voilà que le patron de la RKO, en l'absence de Welles, charcuta le film, le ramena de 120 à 88 minutes et le sort dans deux salles de Los Angeles en programme double avec *Mexican Spitfire Sees a Ghost*... Welles et Hollywood ou... on achève bien les cinéastes... Pour ne pas vivre ce qu'a vécu Nicholas Ray, il fuira vers l'Europe.

Bogdanovitch, dans la préface aux entretiens, écrit qu'en 1968 il ne s'était pas rendu compte «de l'état de désarroi et de désespoir dans lequel se trouvait Welles» lors de leur premier entretien. Welles venait de terminer deux de ses grands films, *Le Procès* produit entre Zagreb et Paris, et *Falstaff* financé entre Bâle et Madrid, au prix de longs problèmes juridiques et financiers, il était indépendant et fauché, sans moyens pour organiser une large diffusion de ses oeuvres. Mais ce désarroi Orson Welles ne l'affichera jamais.

C'est un homme qui va errer par le monde, un artiste albatros, immense poète de l'image et du montage, un Balzac empêché de produire, mais pi-

qué de la Légion d'honneur, et entièrement dévoué à poursuivre une oeuvre malgré les obstacles infranchissables. Avec l'ingénuité de celui qui sur un coup de tête, et sans budget assuré, allait visiter en pleine nuit la gare d'Orsay abandonnée pour y déceler une possibilité de décor du *Procès* de Kafka. Avec le bonheur de celui qui dans les moments les plus durs va trouver l'amitié durable de grands acteurs comme Jeanne Moreau ou John Gielgud qui vont accep-

ter de jouer gratuitement pour lui. Un homme qui, allongé sur une pelouse un soir de la fin des années soixante, répond à Peter Bogdanovitch qui lui demande pourquoi il ne va pas au cinéma: «je m'en éloigne le plus possible, par pur instinct de conservation. Pour chérir ce qui reste de ma propre innocence... Tu souris, mais je parle sérieusement. L'innocence c'est très important. Plus le film d'un autre est bon, plus je risque gros en le voyant».



PHOTO SAM LEVIN

BEST-SELLERS



GUÉRIN

ROMANS QUÉBÉCOIS

- 1 AU NOM DU PÈRE ET DU FILS, Francine Ouellette — La Presse
- 2 ZARA OU LA MER NOIRE, Sylvain Trudel — Quinze
- 3 UN HOMME INVISIBLE À LA FENÊTRE, Monique Proulx — Boréal
- 4 QUELQUES ADIEUX, Marie Laberge — Boréal

ESSAIS QUÉBÉCOIS

- 1 LA GÉNÉRATION LYRIQUE, François Ricard — Boréal
- 2 À NOUS DEUXI, SYLVIE CHAPUT, Marc Chabot — Le Jour, VLB
- 3 LE QUÉBEC DANS UN MONDE NOUVEAU, Parli Québécois — VLB

ROMANS ÉTRANGERS

- 1 LE PETIT SAUVAGE, Alexandre Jardin — Gallimard
- 2 DOUZE CONTES YAGABONDS, Gabriel Garcia Marquez — Grasset
- 3 JESSIE, Stephen King — Albin Michel
- 4 JOYAUX, Danielle Steele — Presse de la cité, Laurédit

ESSAIS ÉTRANGERS

- 1 FONCTIONNAIRES DE DIEU, Eugen Drewermann — Albin Michel
- 2 HISTOIRE GÉNÉRALE DU DIABLE, Gérald Messadié — Robert Lafont
- 3 LES NOUVEAUX POUVOIRS, Alvin Toffler — Livre de poche 9574

LIVRE JEUNESSE

- 1 LA FILLE EN CUIR, Raymond Plante — Boréal

LIVRES PRATIQUES

- 1 GUIDE DU JARDINAGE ET DE L'AMÉNAGEMENT PAYSAGER — Éd. de l'Homme
- 2 LE PETIT FUTÉ, — Montréal

COUPS DE COEUR

- VIEUX QUI LISAIT DES ROMANS D'AMOUR, Luis Sepulveda — Métailié

Galerie des Boutiques
Station de métro Longueuil
Longueuil (Québec) 677-6525

LE FEUILLETON

Sus aux fantômes

Pépé Carvalho croyait... qu'il ne croyait pas

HISTOIRES DE FANTÔMES
Manuel Vazquez Montalban
Paris 1993, Christian Bourgois
181 pages.

LISETTE MORIN

Pépé Carvalho croyait... qu'il ne croyait pas aux fantômes. Pas plus d'ailleurs que son géniteur littéraire, le romancier catalan Manuel Vazquez Montalban. D'où l'avant-propos qu'il a cru utile de donner à ses trois *Histoires de fantômes*, publiées à Barcelone en 1986 et que vient de traduire, excellentement d'ailleurs, Denise Laroutis pour l'édition en français.

Mais si Pépé Carvalho ne croit vraiment pas aux êtres irréels — étant un matérialiste bon teint — il continue de donner sa foi aux espèces sonnantes et trébuchantes. Ce n'est pas la son moindre péché mignon avec le goût prononcé de la bonne chère et même des repas gastronomiques que lui mitonne son Biscuter. On retrouvera donc, quand on est un fidèle lecteur de Vazquez Montalban, ce célèbre privé acceptant des commandes inattendues: débuser des fantômes.

Un fantôme au féminin, tout d'abord, puisqu'il s'agit d'une autostoppeuse, morte pour l'état civil et la gendarmerie, mais qui continue à quémander une place dans les voitures qui s'arrêtent; les conducteurs étant de bons samaritains ou des messieurs séduits par cette jolie blonde au bord de la route. Jusqu'à

ce qu'un frère d'un des malheureux conducteurs (car les automobilistes qui ont le malheur d'embarquer cette inconnue n'en réchappent pas tous, l'accident les guettant quelquefois au prochain carrefour) décide de requérir les services de Carvalho.

Car s'ils n'en sont pas tous morts, ces aimables conducteurs, ils n'en sont pas moins de surprenantes histoires à raconter. Enigme quand même irrésolue, à mon sens, à la dernière page, à moins que les lecteurs de ce diable de Montalban aient décidé — c'est sans doute ce qu'il voulait — de la résoudre à leur façon.

Dans la seconde enquête, Carvalho quitte la terre ferme pour les Iles Canaries. Car ce sont des pêcheurs canariens qui l'embarquent, c'est plus que le temps de l'écrire, dans une chasse au vaisseau fantôme. En dépit de ce terrain maritime, inhabituel pour lui, Pépé se retrouvera néanmoins en milieu connu: celui du crime. Sur fond, également connu, des problèmes des marins pêcheurs

espagnols face aux quotas et aux territoires de pêche.

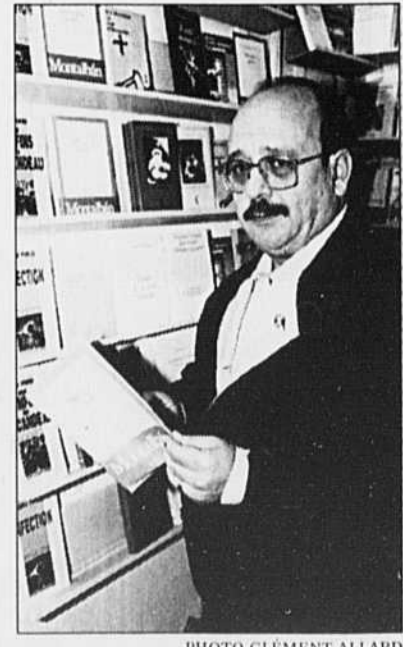
Mais, des trois histoires, c'est la dernière qui m'a véritablement séduite. C'est une version Vazquez Montalban — auteur de polars sans doute mais également fin lettré — du classique français du XVIII^e siècle: *Paul et Virginie*, sous le titre *Pablo et Virginia*.

Bien que le détective y risque sa peau — ce ne sera pas la première ni la dernière fois — l'aventure est tout à fait réussie. Carvalho, à partir d'une cahute construite en pleine montagne, y découvrira de vrais contrebandiers, travestis en hippies de la période «Vous ne ferez ni l'amour ni la guerre», dans un endroit dont on lui apprend qu'il a été colonisé par les Madrilènes au vingtième siècle après Jésus-Christ...

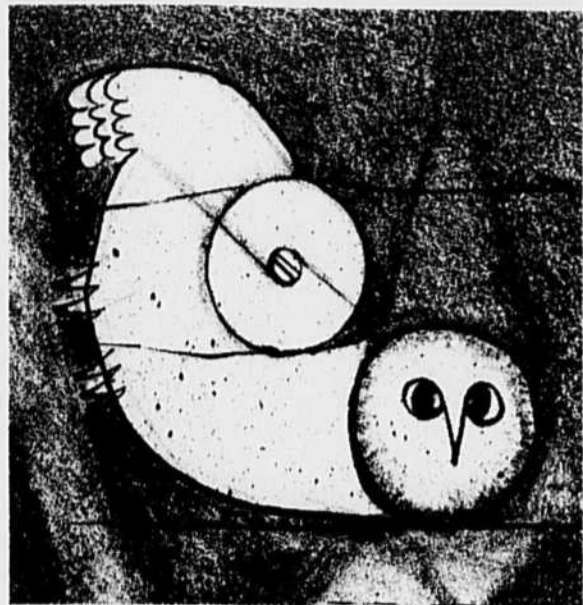
En plus de la célèbre habileté du détective, on trouvera dans *Pablo et Virginia* les réflexions qui font des livres de Vazquez Montalban d'amusantes satires des moeurs d'écrivains qui se croient des intellos. Par le truchement de son flic, il pousse même l'ironie jusqu'à se moquer de sa «corporation», les auteurs de polars. «Les romans policiers n'ont rien à voir avec la réalité du crime. La littérature consiste surtout à exagérer le réel. Les choses qui se passent n'ont pas beaucoup d'intérêt et les écrivains les grossissent pour pousser artificiellement les limites de l'imaginaire».

A son interlocutrice qui lui parle de «théorie littéraire», ajoutant «vous avez fait de la critique?» — Carvalho

répond: «De quelle critique voulez-vous parler? — De la critique littéraire. — Je ne critique jamais personne, affirme Pépé, même pas moi. Quant à la critique littéraire, il y a un bail que je ne la fréquente plus. Les critiques sont encore plus parasites que les écrivains. A un travail improductif, ils ajoutent une réflexion improductive». Et vlan! Sacré Carvalho! Mais c'est ainsi que ses milliers de lecteurs adorent Vazquez Montalban.



«La littérature consiste surtout à exagérer le réel», fait dire Manuel Vazquez Montalban à son héros.



De toute façon,
vous allez l'acheter...

ENFIN!

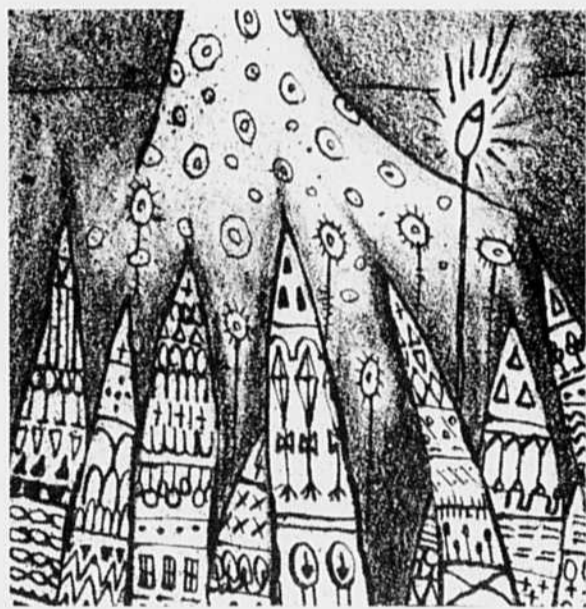
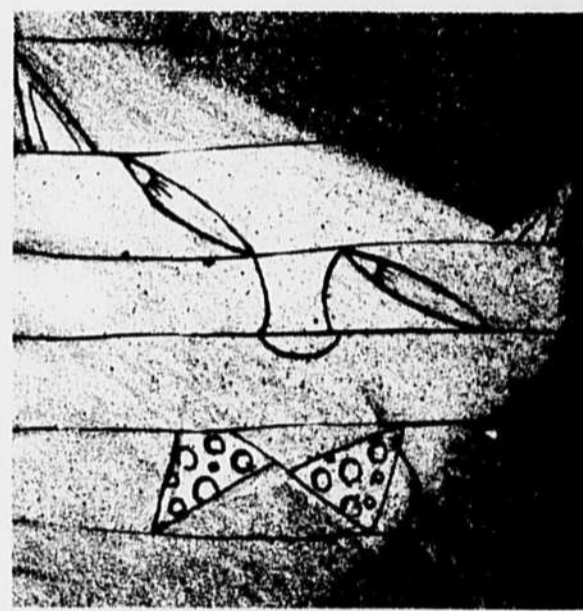
Le Monde de Michel Tremblay

Premier ouvrage consacré à son œuvre dramatique et romanesque

25 collaborateurs • 50 illustrations

Coédité par les Cahiers de théâtre Jeu du Québec
et les Éditions Lansman de Belgique

Pour souligner les 25 ans des *Belles-Sœurs*,
les 500 premiers exemplaires sont offerts en prévente : 25 \$
taxe incluse (prix régulier : 39,95 \$ + taxe)



Jeu et les Éditions Lansman prolongent le goût du théâtre

Nom _____

Organisme / institution _____

Adresse _____

Ville _____

Code postal _____

Quantité _____

à 25 \$ (taxe incluse)

TOTAL _____

Faire votre chèque ou mandat au nom des Cahiers de théâtre **Jeu**
426, rue Sherbrooke Est, bureau 202, Montréal (Québec) H2L 1J6 ☎ (514) 288-2808

→ Livraison : septembre 1993

L I V R E S

ESSAIS QUÉBÉCOIS

PARCOURS
D'UN ÉCRIVAIN

Carnet 38

MARIE-CLAIRE BLAIS

Derrière les rideaux, les volets de leurs maisons, de Wellfleet à Truro on entend les murmures étouffés de la médisance, de la calomnie, chacune, chacun cancan, commère, car Robert, ce Noir que la digne communauté des intellectuels, des artistes avaient fini par accepter, «tolérer», dit Gilberte à ses voisines, «car avons-nous besoin dans notre société d'un délinquant Noir qui ne travaille pas et qui se laisse vivre par une femme blanche, quand cette pauvre femme est à l'agonie?»

Celui qu'on appelle maintenant «un Noir comme un autre» qui a renié ses débuts d'écrivain prometteur, couronné par la critique New Yorkaise, a une liaison avec une jeune fille blanche, Christine, la fille du professeur de philosophie Charles. Et quelle honte, dit Gilberte, Charles et Adélaïde ne condamnent pas Robert, au contraire, ils l'accueillent dans leur maison, discutent comme autrefois avec lui de William Reich, d'une révision du rôle de la sexualité dans la psychanalyse moderne, on dit que ces conversations durent tard dans la nuit, que de la plage on voit à la fenêtre, dans les reflets de la lune, cette gesticulante silhouette de Robert qui s'anime, s'exalte en de feints arguments, car dit Gilberte «que peut savoir cet inculte de Harlem de William Reich?». Car Gilberte dit d'elle-même à qui veut l'entendre aussi, au téléphone, dans la rue, lorsqu'elle revient à pieds du bureau de poste vers les bois où elle vit séquestrée avec son fils, tout cela à cause de son mari qui l'a abandonnée pour une femme plus jeune, dit-elle, éprouvé du désir pour Robert, elle n'est pas raciste mais humiliée, comme l'est Jane par Robert, comme le sont, dit-elle toutes les femmes par les hommes qui les trompent effrontément, de là le besoin de diffamer, de détruire Robert, de le répudier de nos maisons, de nos villes.

Ce souffle de hargne que répand Gilberte autour de nous entre ses dents longues, ce désespoir de la femme bafouée aussi, ne semblent pas atteindre Robert qui, au soleil couchant enlace Christine sur les dunes, ils roulent tous les deux dans les plis chauds du sable d'où poussent des herbes des fleurs rugueuses qui percent la peau, ils sont libres, jouent de leurs membres flexibles, chantent, dansent, sur ce sable que cuit le soleil d'août, ils courent d'un même bond uni entre le soleil et la mer, loin des cancan cruels, des murmures de la haine. «Je les ai vus, dit Gilberte, pendant les feux de joie des nuits de juillet... ils s'étreignaient près des flammes sans pudeur, presque sous les yeux de Jane qui se voilait le visage de son écharpe...»

Or, plutôt que de se voiler le visage, Jane voit tout et aucun blâme de Robert ne peut se lire dans ses yeux brûlants. Aux rares visiteurs qu'elle reçoit encore à son chevet elle dit, toute chancelante dans sa maison blanche dont les volets seront bientôt refermés sur sa chambre muette: «J'ai encouragé Robert à s'éloigner de moi, il m'a longtemps accompagnée pour mes traitements à l'hôpital... Tout le reste ne sera que scandale... je ne veux pas qu'il me voit souffrir, je l'aime trop pour cela... Je souhaite seulement qu'il n'ait pas d'enfant avec Christine car ce serait un grand malheur qu'un innocent soit meurtri par nos préjugés, notre racisme. Robert ni Christine ne pourraient y survivre.»

C'est pendant cette liaison qui sera courte — car Christine qui a dix-huit ans aimera vite d'autres garçons à son retour en septembre à Harvard —, neuf mois plus tard elle reviendra pourtant vers Robert avec un enfant métis qui aura la sauvage beauté de Robert, c'est pendant cet été de sensuel bonheur que Robert écrit, écrit, délaissant son autobiographie pour des essais dans lesquels la vie future professée par un psychiatre autrichien qui s'adresse surtout à une bourgeoisie blanche dont il espère affiner l'esprit avec les progrès de la civilisation industrielle, cette vie future, Robert la décrit dans une sarcastique prophétie pour l'homme oublié, la femme dont on ne parle pas non plus dans cette civilisation, l'homme et la femme de race noire.

Mais il ne les épargne pas eux non plus de sa pensée cinglante ni de la clarté de ses jugements, même si cette fois le professeur Charles n'approuve pas l'aspect cynique de ses découvertes. Robert prédit que l'incantation violente et juste des Black Panthers finira par ne plus être entendue, on installera à la place des rebelles des hommes des femmes confortables. Robert imagine — il pourrait même écrire déjà quelques-unes de ces séries télévisées — des Noirs qui paradent à la télévision comme les Blancs dont ils seront les modèles dans des émissions apaisantes, lénifiantes, dans lesquelles comme dans un éther empoisonné les vrais problèmes des Noirs disparaîtront, seront niés au profit d'une suavité avilissante dont le matérialisme des Blancs est la source.

Soudain les Africains Américains n'auront plus d'histoire, de passé. Le spectre de l'esclavage sera effacé. On verra un bon père noir qui rentre chez lui le soir pour confronter ses enfants fuyeurs, menteurs, comme le sont les enfants des Blancs, paré des mêmes vertueuses paroles, le papa noir comme le papa blanc dira à ses fils «n'absorbez pas de drogues» et à ses filles «ne rentrez pas tard le soir, soyez vierges jusqu'au jour de votre mariage...»

La pourriture blanche viendra ainsi flétrir peu à peu la pureté du sang des Noirs, écrit Robert. Et Charles, lisant ces pages dans sa chaise-longue sur la plage, dira à Robert avec des gestes de protestation vers Christine et Robert, assis à ses pieds: «Mais Robert, pourquoi avez-vous écrit ce livre insensé? Nous n'oublions jamais ce que les peuples Africains ont souffert à cause de nous. Et eux n'oublieront jamais ce que nous leur avons fait. Il n'y aura jamais un homme noir confortable. Vous en êtes l'exemple, vous, Robert, qui êtes toujours si insatisfait et malheureux...»

Et entourant de son bras la taille de Christine, Robert dira en fixant la ligne rouge, un peu gonflée de la mer à l'horizon: «C'est pourtant vrai, professeur, cela arrivera dans votre anesthésie de confort, mes frères oublieront tout, ils seront anesthésiés et ils mourront des mêmes maux que vous...»

«Avons-nous besoin d'un délinquant Noir qui se laisse vivre par une femme blanche à l'agonie?»

Plutôt fier d'une erreur
qu'humilié d'une vérité...

Gérald Godin ou le trajet exemplaire d'un politicien au-dessus de tout soupçon

GÉRALD GODIN, ÉCRITS ET PARLÉS,
I. CULTURE
II. POLITIQUE
L'Hexagone, 435 et 306 pages

ROBERT SALETTI

Quand j'habitais le Plateau, il m'est arrivé quelquefois d'hésiter en passant rue Gilford devant un modeste triplex au rez-de-chaussée duquel se trouvait une non moins modeste plaque au nom de mon député. Une seconde ou deux, j'envisageais de sonner. Sans raison valable, juste pour voir, parler pour parler, vérifier si les politiciens existent vraiment en chair et en os.

Je ne l'ai jamais fait, bien sûr, mais ce ne fut pas la gêne qui m'arrêta. Simplement l'idée qu'un député a d'autres chats de ruelle à fouetter et que les chats, de toute façon, sont de nature indépendante. Je comprends aujourd'hui que d'avoir imaginé pouvoir le faire montre à quel point ce député m'inspirait confiance, à moi qui ai toujours regardé les politiciens avec la plus grande circonspection.

Du Nouvelliste à Radio-Canada à Québec-Pressé à la SSJB au PQ... et c'est le but!

Les textes de Gérald Godin réunis par André Gervais dans *Écrits et Parlés* ne sont pas tous des textes. Il y a là aussi des conférences, des discours, des entrevues, ce qui explique le titre donné à cette anthologie en deux volumes. Et pourtant, à l'oral ou à l'écrit, le style reste le même. Les circonstances ont beau changer, le titre et la fonction de l'auteur n'être plus les mêmes, un ton unique, revendicateur mais serein, traverse «l'œuvre».

J'utilise les guillemets à dessein. Composée d'innombrables fragments, tributaire du journalisme engagé, l'œuvre tient principalement à la vigueur et à la constance d'un dévouement. Les causes de ce dévouement sont ici, bien sûr, le français et le Québec, dans cet ordre. Pour M. Godin, qui fut de *Parti pris* et ministre de la Loi 101, le pays ne va pas sans sa langue.

Une citation revient constamment dans ces *Écrits et Parlés*, c'est Robespierre affirmant qu'il n'y a rien de plus contraire aux intérêts du peuple et de l'égalité que d'être difficile sur le langage. En d'autres mots, la question de la langue est viscérale, car elle fait le pont entre le privé et le politique. Il n'y a donc pas lieu d'être directif ou hautain, le problème de la langue doit être posé à hauteur d'homme, ce qui veut dire à hauteur de douleur. Dans un discours de 1983, au moment où il est déjà question d'«assouplissements» à la loi 101, M. Godin a la répartie suivante: «L'anglicisation faisait mal, la francisation fait

mal. C'était l'une ou l'autre des deux solutions. Il n'y a pas de vide, il n'y a pas de no man's land dans le domaine des langues.» Il n'y a pas d'état naturel des langues, celles-ci sont vivantes, essentiellement conflictuelles. La querelle du jocal, comme celle des Anciens et des Modernes, sera-t-elle jamais périmée?

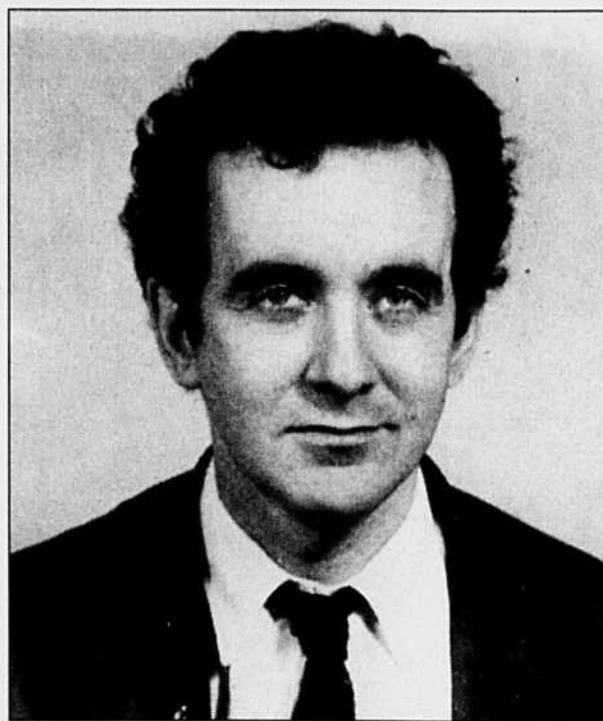


PHOTO ARCHIVES 1975

Une citation revient constamment dans ces *Écrits et Parlés* de Gérald Godin, c'est Robespierre affirmant qu'il n'y a rien de plus contraire aux intérêts du peuple que d'être difficile sur le langage.

Aquin en Lafleur et Trudeau en Jim Roberts!

Écrits et Parlés décrivent avant tout un trajet. Les textes sont regroupés dans de grandes catégories thématiques à l'intérieur desquelles la chronologie est scrupuleusement respectée. Le premier tome, culturel, se partage en deux: une première partie contient tout ce qui se rapporte à la langue et à la littérature, la seconde décrit un Québec anthropologique examiné sous l'angle de manifestations culturelles comme la peinture, le théâtre, le cinéma, la musique populaire. Sauf ceux qui ont été rédigés pour *Parti pris* dans la première section et ceux qui le furent pour *Maclean* dans la seconde, les textes sont très courts et les lecteurs ont parfois l'impression de regarder un tableau de l'école pointilliste, surtout en deuxième partie. Malgré cet effet de fragmentation de la lecture dû à la nature de la carrière de M. Godin, le ton reste encore une fois étonnamment cohérent, conséquent, abreuvé qu'il est par un esprit polémique et ouvert, deux qualités qui ne font pas automatiquement bon ménage. Parce que le style de M. Godin, qui a de la verve, est à hauteur de citoyen, c'est souvent les textes réputés les plus idéologiques qui passent le mieux la rampe, défient le temps.

Ce style n'a jamais autant de couleur que quand l'auteur puise ses métaphores — M. Godin est poète, ne l'oublions pas — dans la culture populaire, quand il compare Hubert Aquin à Guy Lafleur, pour l'esbrouffe calculée, ou Pierre Elliott Trudeau à Jim Roberts, pour son jeu défensif, mercenaire qui vise à «tuer le temps», ou encore quand il décrit M. Ethier-Blais parlant de Réjean Ducharme.

Mais tout, dans ces *Écrits et Parlés*, n'a pas la même patine et un choix plus serré aurait permis d'éviter certaines redites ou certains commentaires dont l'objet apparaît maintenant dépassé (les Zouaves, les Bérêts blancs) ou trop vague (le jazz). Cette réserve n'enlève rien, toutefois, au principe de vie qui traverse ces textes constituant autant de manifestations d'une parole engagée dans la libération de sa communauté. La sensation est d'autant plus remarquable qu'on y trouve très peu de matériel autobiographique de première main, si l'on peut dire. L'homme ne s'étale pas, laissant le devant de la scène sociale à l'intellectuel et à la pensée critique.

J'ai eu du plaisir à lire cette anthologie, un plaisir ici et là ému mais le plus souvent magnifié par le désir d'accompagner le trajet d'un homme pour qui la politique est une excroissance vivante de son statut de citoyen. Un citoyen qui a des principes mais pas la suffisance de croire qu'il est au-dessus de l'erreur. Dans ses mots à lui, mieux vaut être fier d'une erreur qu'humilié d'une vérité. Peut-être, après tout, aurais-je dû sonner...

Quand l'État
se mêle de cultureLA COMÉDIE DE LA CULTURE
Michel Schneider
Paris, Seuil, 1993, 105 pagesLA CULTURE A-T-ELLE UN PRIX?
Walter Pommerhne et Bruno Frey
Paris, Plon, 1993, 290 pages

MARCEL FOURNIER

Lors des audiences de la Commission parlementaire sur la culture tenue en 1991, les intervenants n'ont pas remis en question la responsabilité de l'État dans le domaine de la culture; tous, l'Union des artistes en tête, au contraire, ont revendiqué plus d'argent. Vieux refrain.

Nul doute que la culture ait besoin de plus d'argent, mais faut-il plus d'État? Et au nom de quoi l'État peut-il se mêler de culture? Dans un essai récent, *L'État culture* (Paris, Éditions du Fallois, 1991), Marc Fumaroli, professeur au Collège de France, a (r)ouvert le débat en affirmant que la culture ne doit pas dépendre de l'État: toute politique culturelle relèverait, de son point de vue, au mieux, de la dépravation de l'art par l'argent, au pire, du fait qu'il est enrégimenté par le pouvoir. Michel Schneider, ancien directeur de la Musique et de la Danse au ministère de la Culture, entend aujourd'hui poursuivre la discussion, mais en adoptant un point de vue «de gauche».

La critique de Michel Schneider est très sévère

et s'adresse aux politiciens — dont ses anciens patrons — et à tous ceux, y compris les artistes, qui acceptent de jouer la «comédie de la culture»: dîners chez le Président ou le ministre de la culture, verbiage intarissable, grandes fêtes et multiples célébrations. Tout n'est que flatterie. Tout n'est que show. «La politique culturelle n'est pas seulement, constate Schneider, une politique du spectacle, elle est aussi le spectacle d'une politique» (p. 84).

L'ancien ministre de la Culture, Jack Lang, est le premier visé: sa politique culturelle ne fut pas une politique mais une succession de mise en scène; cette politique ne fut pas culturelle mais seulement médiatique; elle ne fut pas de gauche, n'a pas conduit à une plus grande démocratisation de la culture. Donc un constat global d'échec, comme en témoigne la baisse de la fréquentation du cinéma, le recul de la lecture etc. Que suggère Michel Schneider? Rien de moins que de «supprimer du ministère de la Culture qui, en tant que tel, n'a pas sa place dans une démocratie et ne garde que les fonctions compatibles avec elle en les rattachant à celui de l'Éducation» (p. 198).

La démarche qu'empruntent les économistes Walter Pommerhne et Bruno Frey est fort différente et se base sur une multitude d'études empiriques: fonctionnement des institutions artistiques, marché international de l'art, revenus des artistes. Mais à la question «A-t-on besoin de l'État?», leur réponse est similaire: «Les effets ex-

ternes positifs que produisent les arts ne suffisent pas à justifier l'aide de l'État en leur faveur. L'intervention massive des pouvoirs publics dans le domaine culturel est, en effet, à l'origine d'un certain nombre de difficultés qui peuvent limiter la spontanéité et la liberté de l'expression artistique» (p. 50).

Parmi les nombreux inconvénients que comporte l'intervention de l'État, Pommerhne et Frey mettent en évidence les suivants: certains responsables utilisent le processus politique à des fins d'intérêts privés (contacts personnels et politiques avec des artistes et des institutions); les coûts de production du secteur public sont excessifs. Ce qui ne veut pas dire que l'État ne doive plus subventionner les arts. À l'intervention directe (subventions) ou indirecte (déductions fiscales), les autres semblent préférer la mise en place de règles institutionnelles (système de copyrights, mesures réglementaires diverses) et de modes de gestion qui «favorisent l'épanouissement d'une vie artistique dynamique et vivante».

En matière de culture, comme ailleurs, la tentation du «retour au privé» (et aux seules lois du marché) est grande. L'action de l'État demeure indispensable; elle ne peut cependant être efficace et utile qu'à la condition de s'appuyer sur une connaissance précise des situations et des problèmes. Fournir une aide aux créateurs sans chercher ni à organiser le milieu ni à orienter le marché, c'est tout un art (politique).